

VIVRE LE JEU¹

Puisque je ne saurais faire autrement qu'en *vivant mon jeu*, ce jeu créateur et théorique, plus exactement les concepts qui offrent à mon jeu les règles dont il a besoin (comme tout jeu), je suis bien attentive, bien sensible à la manière dont les autres (dans un contexte roumain ou non-roumain) vivent leur propre jeu créateur et théorique.

Généralement, on peut identifier plusieurs types de « joueurs » engagés dans cette zone qui m'intéresse, qui sont tout simplement « engagés », ce qui ne veut pas dire qu'ils vivent toujours leur jeu, mais à qui il arrive parfois de le vivre, c'est-à-dire d'être conscients qu'il leur appartient, de l'assumer comme leur propre création, de s'en *réjouir*. Faudrait-il les appeler des « théoriciens de la littérature », des « théoriciens de la traduction », des « chercheurs », ou tout simplement des « critiques », des « essayistes », ou, encore plus simplement, des écrivains qui réfléchissent sur leur propre poésie ou prose, bien rarement à travers la poésie et la prose d'autres écrivains ?

Et alors les autres, ceux qui ne font que mimer le jeu, comment faudrait-il les appeler ? Faudrait-il les nommer tout bonnement des imposteurs ? Ou leur fournir l'étiquette de pauvres compilateurs, plagiaires ou imitateurs, qui feignent d'être entrés dans le jeu mais qui en réalité en sont restés étrangers ? Dépourvus de toute vocation, car, ce dont on a besoin en tout premier lieu pour ce jeu, c'est de la vocation, ils se font coupables de s'être engagés dans un exploit qu'ils n'ont pas la capacité de mener à bonne fin, qui n'est pas le leur, de n'être pas restés à l'extérieur, d'être entrés dans le jeu. Les plus habiles ont assimilé la langue de bois de ce qu'ils pensent être la critique (et la théorie) de la littérature ou de la traduction. Pour la masse innocente des lecteurs, ce sont eux les plus nocifs, car on peut plus facilement les prendre pour des « joueurs » qui jouent le « jeu » de manière authentique.

¹ „A trăi jocul”, în *Despre traducere literal și în toate sensurile*, Craiova, Scrisul Românesc, 2006, p. 11-13.

Pourtant, « authentique » ne veut pas dire dans ce cas dépourvu de rigueur. Au contraire, comme je le disais dès le début, la rigueur, c'est-à-dire l'existence d'une série de règles du jeu rigoureusement respectées, est la première condition d'un déroulement viable et vital du jeu. Respecter les règles du jeu ne signifie pas étouffer l'inventivité, la créativité, mais au contraire, les stimuler. Comme pour le jeu d'échecs – dont on sait à quel point les règles sont strictes – dans ce jeu qu'est la théorie de la littérature, la théorie de la traduction, les règles permettent une infinité de combinaisons, une infinité de combinaisons contrôlée, que l'on maîtrise justement en se conformant aux critères fixés par des règles. Et la première règle du jeu est – tel que je ne cesse de le répéter – de définir aussi clairement que possible les concepts avec lesquels on travaille. Car dans toute construction – tout jeu – ils sont non pas seulement la prémisse sur laquelle s'élève l'édifice de la démonstration (et c'est là le paradoxe : pour le jeu, ludisme et rigueur sont indissociables), mais également les instruments avec lesquels on opère.

Mais peut-on toujours les définir clairement ? La surprise, par exemple, peut-elle être définie, conceptualisée ? Qu'est-ce qu'on fait alors ? On montre son impuissance, on dévoile sa faiblesse, on se contente d'approximer, on laisse voir constamment les *coulisses* du jeu, on en démonte les mécanismes et on les exhibe.

Le paradoxe de ce jeu pourrait être également décrit de la manière suivante : on est et on n'est pas libre en même temps, libre parce que l'on établit tout seul les critères (les règles) – évidemment dans ce contexte qu'est l'intertextualité contemporaine – mais à la fois prisonnier, prisonnier des règles qu'on a assumées et fixées soi-même. J'utilise « assumer » dans deux sens : on les a reprises à un contexte intertextuel auquel on appartient, mais on les a adaptées à ses propres besoins d'analyse, en les modifiant à un degré plus ou moins grand (en les « créant » selon ses propres besoins).

En d'autres mots : quelque créateur que l'on puisse être, on ne crée pas les concepts avec lesquels on travaille à zéro, mais en partant toujours d'un intertexte, par rapport auquel on se situera tout le temps, ne serait-ce que par opposition. Et au cours même de l'« analyse », de la « lecture », on sera obligé d'ajuster, de corriger les critères (les règles du jeu). Mais tout doit se passer dans l'esprit d'une parfaite cohérence et conséquence, d'une logique dont la rigueur doit égaler celle des mathématiques. C'est du moins ce que notre cœur et esprit (ou ceux de certains d'entre nous) désirent, c'est

ce que nous nous efforçons d'atteindre, sans y jamais parvenir complètement.

Après tout, il s'agit dans ce cas d'un processus de prise de conscience artistique, qui est contrôlé (jusqu'à un certain point) autant par l'écrivain (l'artiste en général), que par le critique et le traducteur. Les deux derniers, quand ils *vivent* leur démarche de la sorte, au niveau intellectuel comme au niveau sensoriel, sont eux-mêmes pleinement créateurs.

On joue ainsi non pas seulement dans le relatif mais également dans l'absolu, car l'enjeu existe sur les deux plans, mais est beaucoup plus important sur le deuxième. Comme tout jeu, celui-ci comporte également un risque. Un risque incalculable (par lequel le jeu devient d'autant plus beau). Et pourtant, il y aura toujours des personnes désireuses de le jouer, de se décider après tout, de mettre, en jeu, aveuglément, leur vie entière pour la joie du jeu en tant que telle, sans se demander si, de la sorte, ils ne sont pas en train de la rater.

(Traduit du roumain par **Raluca-Nicoleta BALATCHI**¹)

¹ Université „Ștefan cel Mare” de Suceava, Roumanie, mbalatchi@litere.usv.ro.